

ZOÉ VALDÉS

L'ÉTERNITÉ  
DE L'INSTANT

roman

*Traduit de l'espagnol (Cuba)  
par Albert Bensoussan*

*nrf*

GALLIMARD

*Titre original :*

LA ETERNIDAD DEL INSTANTE

© Zoé Valdés, 2004.

© Éditions Gallimard, 2007, pour la traduction française.

## UN

### La délicieuse potion du coup de foudre

*Dans la charade sino-cubaine : cheval*

Jusqu'à cette rafale de vent glacé enfonçant la fenêtre du salon et précipitant ses flocons de neige, Li Ying, à tout juste vingt-sept ans, espérait encore vouer sa vie entière à l'opéra et interpréter jusqu'à son dernier souffle le rôle de Wu Zetian, impératrice nubile de la dynastie Zhou, en ses pervers désirs? ne l'appelait-on pas la Messaline chinoise?? et sa folle envie d'égarer des sens aux mains d'un sage grotesque de la dynastie Tang, en d'ardentes et feintes bacchantales sous une gigantesque, bien qu'étouffante, lune en papier de riz. Ou cet autre rôle, dans l'opéra *La légende du Serpent blanc*, qui durait sept heures et le laissait à bout de forces après avoir gesticulé trois jours durant dans la peau d'une *dan*, d'une femme dont le nom était Serpent blanc, un être immortel qui se transforme en jeune fille et vit une histoire d'amour contrarié. Ou encore ce rôle convoité par tous les acteurs et actrices, celui de la dame Chang'E, que son mari punissait en la nourrissant exclusivement de

nouilles et de chair de corbeau, jusqu'à ce qu'il découvrit le riz et décidât, dans la plus grande discrétion, de quitter son épouse pendant sept ans. Dans ce laps de temps l'époux de Chang'E cultiva le riz et ses gains fructifièrent de façon inespérée ; il revint alors faire l'agréable surprise à son épouse : il portait orgueilleusement sur son dos deux sacs de cette graine nouvelle. Mais l'homme fut alors victime de la plus ingrate stupeur. Chang'E n'avait pas suffisamment regretté son absence : elle avait pleuré juste deux jours durant et trépigné quatre jours, sans plus ; après quoi, elle avait mis la maison sens dessus dessous jusqu'à découvrir un flacon contenant un élixir sirupeux et parfumé et se sentir si bête et tellement trahie qu'elle l'avalait, par vengeance, jusqu'à la dernière goutte. Ses appétits furent aussitôt comblés et elle comprit que cet élixir contenait un philtre. Ses pieds se décollèrent du sol, elle traversa éclairs, bourrasques, tonnerre et foudre jusqu'à flotter dans un espace aussi moelleux et immaculé que la crème de meringue qui monte lorsqu'on bat le blanc d'œuf. Et elle atterrit sur la Lune : la potion magique l'avait dotée d'immortalité. Cependant, plus jamais elle ne put redescendre de l'astre pour rejoindre son amoureux époux. La légende raconte que lorsqu'un enfant découvre pour la première fois l'exquise saveur du riz, seulement alors le mari de Chang'E peut se jucher jusqu'au ciel d'un saut périlleux et rendre visite à la prisonnière de la Lune : Chang'E, cette dame fantasque.

Depuis l'âge de cinq ans, tandis que les autres enfants jouaient sur la place du village où il était né (et où il vivait encore avec une longue parentèle d'oncles et tantes,

cousins et cousines), ses parents avaient mis toute leur énergie à le faire étudier et briller de sagesse ; ils l'avaient initié, d'abord sous leur propre gouverne puis sous la direction des moines, au chant et à la danse de la poésie antique, faisant de lui un garçon réservé et raffiné qui, non seulement chantait avec une surprenante clarté de *fan bai*, ce timbre de flux et reflux de la voix, mais aussi jouait de plusieurs instruments : le luth à soufflet d'origine persane, la harpe, la cithare *qin* et celle à seize cordes, les flûtes à bec ou traversières, le tambourin de bambou, les cymbales, la guitare à deux cordes jouée à l'archet et l'orgue de bouche ; il était expert aussi dans les cinq formes du chant : le *Gao qiang*, dérivé du *Yiyang qiang*, genres tous deux spécifiquement timbrés, puis venait le *Kun qiang*, qui est le survivant du *Kunqu*, style sophistiqué originaire de la côte, et le *Huqin*, qui fait partie de l'opéra de Pékin, très rythmique.

Son père écrivait des psaumes et des sermons, et éditait des livres sur les œuvres de ses poètes de prédilection : Du Fu, Su Dongpo et Bajin. Sa mère possédait le secret familial de la filature, tissant et brodant des trésors destinés à être accaparés par le marché occidental. Elle filait aussi les longues étoffes de soie naturelle où son père dessinait des vers ; la femme cousait avec des fils précieux d'or et d'argent les couvertures des livres, puis les parfumait avec soin d'une essence de son invention, fleur d'oranger et musc, en les enduisant, pour finir, de gomme arabique afin de renforcer durablement leur résistance.

Ils eurent la grande joie de découvrir très tôt que Li Ying n'était pas seulement doué pour la lyrique vocale,

mais que le chant de sa gorge ne pouvait se comparer qu'au ramage du rossignol ; sans parler de sa maîtrise de l'art des gestes, du phrasé de son regard avec une exigence spirituelle et une souplesse corporelle sans égale. Jamais personne n'avait pu se targuer d'une telle vigueur physique, car il pouvait allonger la durée des opéras de quinze jours à un mois. Les gens du pays disaient que pareil prodige ne pouvait avoir d'autre origine qu'une énergie supérieure ; ils se trouvaient devant un don divin et s'avouaient témoins de la grâce envoyée par le Sage, le doux et vénéré Bouddha.

Li Ying sourit humblement, tira des deux mains ses cheveux brillants en arrière et enserra ses tempes d'un étroit bandeau ; ses yeux se bridèrent encore davantage. Il passa sur ses joues un maquillage blanc, prit le pinceau et peignit ses sourcils en noir, deux traits comme deux ailes d'aigle en plein vol ; il entourra ses yeux d'un khôl foncé et en prolongea la ligne étirée des paupières. Pour finir, il enduisit la pointe d'un autre pinceau d'un rouge intense ; ses lèvres fines resplendirent comme l'entaille d'une blessure qu'on vient d'ouvrir, teintée d'un sang épais.

Il étira les bras et son corps prit la forme d'une croix ; quelqu'un frappa alors doucement à la porte et entra aussitôt ; c'était sa mère, qui portait sur ses mains tendues l'habit qu'elle venait de repasser. La femme fit glisser le tissu sur la peau tiède du jeune homme en la lui caressant ; elle évoluait lente et cérémonieuse, comme si elle se livrait dévotement à un rituel proscrit.

Pour Li Ying et sa mère c'était là le moment le plus troublant ; le fils était envahi de la sensation que sa chair

et la soie se fondaient en un sublime battement spirituel. Sa poitrine semblait s'immobiliser sur un gémissement, comme si elle avait cessé de respirer.

Le temps aussi cessait d'exister. Ou fluait vers la douce vacuité de la pensée. La peau tendue et immobile, les testicules crispés en un frisson.

Il manquait quelques minutes pour l'entrée en scène et il plaça son esprit dans la position du corps. Ah, son corps, il souffrait soir après soir une transformation unique, chaque fois plus parfaite, et il n'était plus lui. Non, plus Li Ying. À sa place apparaissait l'impératrice lunatique, et un rayon enveloppé d'un nuage s'emparait de sa gorge, la lumière nichait dans ses soyeuses cordes vocales.

En quittant la loge, la mère laissa de sa main tremblante retomber le loquet de la porte et la saccade produisit une bouffée d'air en provenance du couloir. Sous l'impact le vent défit le nœud qui fragilement scellait les battants de la fenêtre.

Li Ying, dressé, le regard perdu dans le dramatique désir d'une autre impératrice, Cixi, qui l'aidait à trouver son inspiration, fit une des plus élégantes ondulations de manches devant le miroir brouillé par les flocons de neige, exécuta un phrasé d'yeux et de mains, et, à petits pas courts, frôlant à peine le sol, alla resserrer la crémonne et caler la fenêtre.

Une branche jaune, attardée de l'automne — de quel arbre tombait-elle si tous étaient déjà secs et effeuillés? —, détourna son regard vers la rue couverte de neige.

Là, une jeune fille, qui ne laissait pas de trace sur la

neige, avançait également d'un pas léger et bref comme patinant ou en lévitation, suprêmement pressée ; ses bras serrés sur la poitrine protégeaient jalousement un cartable de rouleaux de papier, et à son épaule pendait une sacoche où — il ne fallait pas être devin pour le comprendre — elle rangeait pinceaux et encriers.

La jeune fille s'arrêta soudain, tourna la tête vers la fenêtre et sourit à Li Ying. Son sourire était triste ou las.

« Las plutôt », se dit le jeune homme.

Li Ying ne connaissait pas la jeune fille, qui était arrivée sûrement depuis très peu au village. Ému, sans pouvoir à peine respirer, il l'observa jusqu'à ce qu'elle disparût de son champ de vision.

Puis il retourna se coucher sur un coussin. Le lit de bois avait appartenu à son grand-père ; sous un dais capitonné, ressortaient, sur les frises et les bas-reliefs, des cygnes, des oies et des adolescents qui s'embrassaient sur les lèvres ; il resta là, pensif.

Pour la première fois, le garçon exigea qu'on lui apportât un thé impérial, il alluma une poignée d'encens et, totalement déconcentré de son rôle de grande dame capricieuse, il s'inquiéta des effets, au fond de lui, de la contemplation de la beauté qui venait de passer devant le théâtre. Un chatouillement léger et durable l'envahit entre le ventre et l'aîne, ce qui s'appelle trouble et picotement.

Pourquoi, alors que tous allaient l'écouter et l'admirer, ne le faisait-elle pas, elle ?

Elle courait chez elle, probablement copier des écritures. Ce fut l'idée qu'il se fit de ce corps fragile ; peut-être écrivait-elle ou dessinait-elle, ou les deux à la fois.

Ce soir-là Li Ying ne pourrait que représenter négligemment et médiocrement le personnage, et non le faire vivre, comme il y était parvenu jusqu'à présent, séduit par le fantasme de l'impératrice qui aimait se reposer à l'ombre des mûriers, ravie par le chant des hirondelles, tandis qu'elle savourait une potion chaude et douceâtre.

Un soir, un cocon de soie tomba dans sa tasse. L'impératrice tira le petit fil distillé par la chrysalide. Ainsi sut-elle que le cocon recélait des mètres et des mètres d'un fil presque transparent. Ses doigts jouèrent avec une bobine humide et chaude. L'impératrice ressentit un badinage caressant entre ses cuisses, puis une défaillance, comme lorsque ses lèvres avaient été saisies par d'autres lèvres et mordues en un inoubliable baiser.

« La soie était née », pensa le jeune homme, l'esprit emmêlé dans un souvenir et un autre, mêlant fiction et réalité. « Toute tentative de faire sortir de Chine des œufs ou des vers à soie était punie de mort. »

Deux tapes sur l'épaule le tirèrent de sa rêverie ; le public avait envahi le théâtre et réclamait à grands cris son apparition.

À la fin de la pièce, Li Ying voulut connaître coûte que coûte l'identité de la jeune fille. Il envoya son père aux nouvelles ; celui-ci fit une enquête discrète auprès de plusieurs invités. Il apprit ainsi que la fille habitait un village voisin et qu'elle vivait seule avec son père, car sa mère était morte en lui donnant le jour.

Son père, un dessinateur et calligraphe de renom, était écrivain public pour illettrés, au service des moines du monastère le plus proche. Quant à elle, elle n'avait

pas encore la maîtrise de son géniteur mais, sans aspirer à réaliser des œuvres maîtresses ni ambitionner de rivaliser avec lui, en quelques-unes elle parvenait presque à le surpasser.

Un ami du père de Li Ying loua l'excellente éducation de la fille ; il faut dire qu'ils vivaient sans beaucoup dépenser, décevantement ; c'était une petite famille, avec peut-être pas plus d'un ou deux cousins, mais ils se distinguaient par leur sérieux et leurs bonnes manières.

Li Ying exprima son désir ferme et irrévocable de la rencontrer.

L'inquiétude s'empara de ses parents. Le premier amour était-il né ? Bien qu'à dire vrai la nouvelle les consolât d'un souci majeur, qui les préoccupait auparavant : savoir leur fils obsédé par l'opéra au lieu d'apprécier la limpide beauté de toute honnête fille.

Mais c'était inévitable ; la femme en discuta à haute voix avec son mari, la vie est ainsi faite que lorsqu'un fils tombe amoureux ses parents deviennent très nerveux.

— Nous ne sommes pas les seuls à nous comporter comme des idiots devant cette évidence que notre fils est amoureux.

Li Ying affirma catégoriquement qu'il s'agissait du premier amour et le seul qu'il aurait dans sa vie. Et, réaffirma-t-il, avec la même intensité qu'il aimait l'opéra, il aimerait sa femme.

— Ah, non, mon fils, on n'aime pas une femme comme on aime un opéra !... répliqua son père.

Tous trois gardèrent un silence épais.

— Un opéra s'achève chaque soir ou trois soirs après, mon fils ; tu répètes la même chose à chaque fois, avec

intensité, avec émotion... Une femme, tu dois l'aimer toujours de façon différente et lui faire croire que tu l'aimes toujours pareillement.

L'épouse ébaucha un sourire. Alors l'homme s'enhardit à se moquer de ses insolites et, d'après lui, pauvres paroles. Le fils partit d'un éclat de rire irrespectueux. Li Ying considérait que son père était trop circonspect et que cela entamait chez lui la jouissance des plaisirs quotidiens. Sa mère, de ce point de vue, lui semblait plus intelligente. Li Ying adorait le calme de sa mère, la patience et la délectation qu'elle mettait au travail le plus minime.

Ils dînèrent d'une soupe d'impératrice, de la viande bouillie dans du lait de soja. Ce plat plaisait beaucoup à l'impératrice, commentèrent-ils à nouveau; ils le faisaient de façon routinière, se rappelant invariablement l'origine des plats qu'ils portaient à leur bouche, comme si le palais s'enrichissait par l'évocation cyclique de l'histoire.

La nuit fraîchit encore davantage. Le père retourna à l'écriture, la mère à la broderie.

Li Ying cacha son corps, nu et palpitant comme jamais auparavant, sous l'édredon, ferma les yeux et s'endormit profondément.

Il rêva qu'il traversait à la nage un fleuve très large, le fleuve Jaune.

Il se réveilla trempé de sueur. Il but du thé au pot métallique, posé juste à côté de lui, et se rendormit.

Il rêva d'une fille aux cheveux ornés de lis, des fleurs de lotus entre les mains. Elle souriait, et le monde dans son rêve s'élargissait.

Li Ying se trouvait dans une chambre sombre. Elle saluait maintenant depuis un champ semé d'une pelouse rose. Elle était drapée d'une soie rouge brodée de fils d'or. Le dessin de la broderie consistait en branches et dragons, qui plus tard se transformeraient en lettres, en calligraphie, en phrases courtes et inintelligibles.

La fille introduisit le pied gauche dans un étang dont l'eau fumante était de même couleur que l'herbe, rose. Elle introduisit ses mains et l'eau transforma ses reflets en incandescences ensoleillées jusqu'à devenir entièrement vieil or. Une fois dans l'eau, elle nagea un long moment ; elle émergea et se trouva alors tout près de lui. Si proche, qu'il lui suffit de franchir le seuil de la porte, et sans prononcer un mot elle offrit à Li Ying une liqueur verdâtre dans la conque de ses mains.

Elle sentait le tamarinier. Li Ying en but jusqu'à étancher sa soif. Il se plut à entendre au loin l'écho d'un gong et le hennissement d'un cheval.

## DEUX

### Une tresse comme un pinceau

*Dans la charade sino-cubaine : papillon*

Ce qui lui plaisait le plus dans la vie c'était de regarder en l'air et de contempler le ciel. Mei observait les nuages jusqu'à être envahie de bonheur ; alors, lourde de sensations, elle énumérait les nuages qui inondaient son âme.

Elle préférait l'hiver à l'été, sa plus grande satisfaction consistait à jouir du spectacle des flocons à travers la fenêtre ou à répandre de l'encre dans le jardin et observer l'épais ruisselet qui colorait d'indigo la marmoreenne blancheur de la neige.

Mei venait d'avoir dix-sept ans et occupait le meilleur de son temps à lire et à copier les manuscrits mangés aux mites du monastère où son père travaillait en reproduisant ce que lui dictaient les moines, très vieux et aveugles.

Elle lisait depuis l'âge de trois ans, et écrivit à partir de trois ans et demi. Son père le lui avait appris, en l'instruisant au moyen des commentaires aux *Poèmes canoniques* ou *Livre des Odes*, la plus ancienne anthologie de

poésie chinoise, composée de trois cent cinquante pièces lyriques, réunies entre 770 et 476 avant notre ère.

Elle n'avait pas de frères et sœurs, seulement deux cousins. Orpheline de mère, puisque celle-ci était morte en couches, Mei n'avait jamais éprouvé la douleur et la souffrance de sa perte, car elle était convaincue que sa mère habitait tout ce qu'elle touchait : une fleur, la tiédeur des eaux en été, les arbustes qui caressaient ses pieds... De plus, son père avait suppléé à son absence : le scribe passait son temps à choyer sa fille unique et la littérature.

M. Xuang n'était plus jamais tombé amoureux. Tant que Mei fut petite, il ne sortait nulle part non plus et ne fréquentait presque personne. Mais Mei avait poussé, était devenue une adolescente et, bien que son père fût toujours très attentif à elle, depuis quelques années ses habitudes avaient changé du tout au tout : il attendait impatiemment que la jeune fille fût endormie pour s'échapper discrètement et rejoindre ses amis aux bains collectifs, où il se divertissait en de longues conversations, pleines d'invention et d'esprit, sur l'humain et le divin.

Enveloppés dans de grandes serviettes et assis devant des tables basses, ils plaçaient dessus des boîtes en bois et en cuir, y introduisaient la main et en retiraient les véritables protagonistes de longues et fort amusantes joutes : des grillons dressés. Le grillon ne chante que lorsqu'il gagne.

Au contraire, quand les combats de grillons assourdisaient les oreilles et que les adversaires propriétaires des insectes rivalisaient de ridicules et grossières insultes ?

voire s'agressaient physiquement, mais sans gravité, car le sang ne coulait jamais<sup>2</sup>, la distraction du jeu pour lui s'arrêtait là et il s'en allait à la fumerie d'opium, qu'il ne quittait qu'à une heure tardive. Il en repartait, titubant, en direction du lupanar dans la claire intention de dormir avec quelque veuve, ou concubine sur le retour, qu'il traitait, quelle qu'elle fût, avec beaucoup de prévenances, comme si, à l'inverse de ce qu'elle était, il se trouvait en présence d'une dame de grande classe, une amante digne d'éloges et de conversation.

Après avoir consommé et obtenu satisfaction, il offrait un poème à la dame. De l'argent jamais, l'argent épargné sur son maigre salaire était destiné à l'avenir de Mei, dont il se sentait très fier.

Après la joute amoureuse, il finissait par un chant apologetique sur sa petite fille devant l'amante stupéfaite.

« Si elle était née garçon, elle n'aurait pas été aussi intelligente, pensait-il souvent avec complaisance. Mais si elle était née garçon, j'aurais vécu plus tranquille. Ma fille ne pourra jamais être respectée comme prophète... » Il soupirait alors, angoissé.

Mei était folle de son père, consciente de la dévotion de celui-ci à son égard ; c'était la raison pour laquelle elle lui demandait de jurer de ne jamais l'abandonner. Comme lui ne l'avait jamais laissée pour se chercher une femme, ni, grâce à Dieu, ne lui avait jamais imposé de marâtre, elle non plus ne s'enfuirait pas avec un homme.

— C'est un autre type d'amour, ma fille, un jour tu connaîtras le grand amour. Et en te sachant heureuse, je serai l'homme le plus heureux du monde.

Mei faisait non de la tête et ses yeux s'emplissaient de

larmes, comme lorsqu'elle imaginait la vieillesse et la mort de M. Xuang. Elle désirait mourir avant son père. Mais si cela arrivait, c'est lui qui resterait seul et inconsolable, réfléchissait-elle, les lèvres tremblantes. Il valait mieux qu'il s'en aille lui d'abord, en devenant très vieux, comme c'était la loi naturelle de la vie. Ainsi pourrait-elle l'accompagner jusqu'à son dernier souffle et c'est elle qui appliquerait les instructions du médecin du monastère : elle prendrait le pouls du malade et essaierait d'allonger son existence, elle palperait de ses doigts chaque fragment de son corps, étudierait au toucher l'origine de la maladie et inventerait le remède, après avoir fait bouillir des herbes et mélangé des potions.

Mei leva les yeux ; le soleil resplendissait après la nocturne tempête de neige. Elle se rappela le visage de Li Ying avec ses beaux atours pour l'opéra. Et elle fut surprise du plaisir que provoquait chez elle l'évocation de l'image du jeune homme.

Bien que son père et elle fussent venus habiter au village depuis moins d'un mois, elle avait déjà entendu dire monts et merveilles des dons de l'acteur ; et s'il est vrai qu'elle ne désirait rien d'autre qu'aller le voir jouer, car elle n'avait jamais mis les pieds dans un théâtre, elle pensa qu'elle n'oserait pas demander l'autorisation à son père, convaincue qu'il ne la lui accorderait probablement pas. Ou peut-être préférerait-elle qu'il ne la lui donnât pas.

Accroupie sur sa natte, elle étendit les rouleaux de soie et ceux de papier devant elle. Elle disposa les pinceaux d'un côté, les sceaux et les petits encriers de l'autre. Elle réfléchit quelques minutes, le regard perdu sur le texte.

Au bout d'un moment, d'un mouvement ondulant et rythmé du torse et de la tête, elle rejeta sa longue tresse en avant, prit la pointe, la plongea dans un pot d'encre, et lentement dessina quelques traits sur un bout d'étoffe, du bougran couleur fuchsia.

Elle écrivit le mot que son esprit avait rapidement improvisé : « passion ».

Et aussitôt les vers jaillirent, comme un fleuve impétueux. Elle cessa à regret de tracer les lettres, essuya ses mains à une serviette de coton brûlant, passa un second linge humide sur son front ; sa peau brillait d'une pureté éburnéenne. Et un papillon traversa sa pensée. Derrière le papillon coururent lièvres, daims, cerfs et chevreuils.

Quelques jours auparavant elle avait entendu son père conseiller à un disciple d'apprendre à discerner entre la passion et l'abîme. En cas de désespoir il choisirait l'abîme. La passion nuisait à l'amour. Cependant l'idée du vide restituait la paix de l'esprit.

— Il n'y a rien de plus ordinaire, estimait-il, que de vouloir un être jusqu'à désirer le détruire.

— N'êtes-vous pas nostalgique de l'amour ? demanda le disciple.

— Je n'aspire qu'à vieillir avec le désir de revivre et d'honorer ma fille, la seule femme de ma vie, avec une vieillesse digne de son intelligence et de la mienne. Avez-vous lu Li Yu ? Son équivalent occidental est Molière.

Mei sourit au souvenir de cette conversation entendue en cachette et crut qu'il ne serait pas opportun de confier la vérité à son père : elle avait commencé à raconter ses sentiments dans un cahier à couverture de velours. Elle y décrivait ses désirs comme s'ils étaient

ceux d'une autre : elle pressentait quelque chose de fort semblable à la passion, un profond désespoir lui rongerait les entrailles, une envie de posséder jusqu'à broyer l'autre ; elle échangeait angoisses et malices avec les voix qui lui murmuraient dans sa solitude, inventions de la pensée plus que fantasmes.

Des souffrances inédites opprimaient son cœur pendant ces nuits désolées où M. Xuang, persuadé que sa fille dormait, s'échappait dans des endroits suspects qui lui étaient à elle épouvantablement étrangers.

La pointe de sa tresse coupa le trait en le suspendant en l'air, Mei exerçait son talent dans la construction de paraboles. D'une certaine manière sa soudaine emphase dans l'écriture l'avait conduite au doute éternel, et elle en conclut que raconter des histoires l'ennuyait énormément ; elle considérait le roman comme un genre ordinaire. La sagesse consistait à attendre et, quand l'inspiration y consentirait, à saisir l'instant poétique.

Elle plaça un nard au-dessus d'un bout de feutre. Elle glissa avec une extrême douceur le bout des doigts sur l'austérité du papier, en rien comparable à la foisonnante sensualité de la soie. Elle brûla un bâtonnet d'encens pour se forcer à l'analyse et, agenouillée, se prosterna devant une statuette en bronze de Bouddha aux cheveux, sourcils et yeux teints en lapis-lazuli.

Mei retourna à son poste et copia le vers suivant :

« *Ye wei yang.* » « Il n'est pas encore minuit ».

Elle murmura que la meilleure heure pour confier ses secrets au papier, ou à la soie blanche, était sans aucun doute minuit. Quelle serait alors la meilleure heure pour offrir son corps à l'amant de son choix ?

Elle se servit du thé dans une tasse de porcelaine dorée, trempa la pointe de la tresse dans le breuvage et écrivit :

UN MASQUE

*Mon amant a peint ses lèvres en rouge.*

*J'attends.*

*Il porte une longue et splendide chevelure,*

*Les épaules fines.*

*J'attends.*

*Il est harmonieux ah cet amant.*

*Personne ne m'arrête mais je ne révèle rien.*

*Il se penche la bouche entrouverte.*

*Les chansons brûlent l'encre coule.*

*Mon amant dressé.*

*Un pas un autre pas il va au miroir.*

*Mon amant allant et venant comme un Tartare.*

*J'attends sans aucune morale.*

*Il s'approche des feuilles d'or couronnent ses tempes.*

*Ma belle Danaïde chauffe-moi le cœur!*

*Mon amant a mis sur lui tout ce que j'ai dû mettre.*

*J'attends le plaisir inédit.*

M. Xuang fit irruption dans la pièce ; il gesticulait, excité, faisant un pas en avant et deux en arrière, tirait sur ses rares cheveux, balbutiait de joie :

— Oh, ma fille, j'ai une excellente nouvelle à te donner ! Le grand Li Ying désire faire ta connaissance ! Hier soir il t'a vue et s'est épris de toi ! Son père a pris des renseignements sur nous ! Son père, un éditeur, un grand

poète ! Figure-toi, c'est une famille avec une très bonne situation. Ils possèdent un théâtre ! C'est une modeste pagode, cédée par les moines, transformée en théâtre ! Mais une pagode en fin de compte ! Et ils vivent des rentes du grand-père paternel, des broderies de la mère, et les livres édités par le père se vendent très bien ! Ils peuvent s'offrir le luxe de s'asseoir pour écouter de la poésie ! J'aurai un gendre honorable !

Il marqua une pause, s'approcha d'elle et lui prit les joues à deux mains :

— Et toi, petite Mei, si tout va bien et si tu es d'accord, tu auras un bon mari.

— Père, je ne vous quitterai jamais.

— Ne dis pas de bêtises. Nous ne serons jamais loin l'un de l'autre, la mort même ne pourra pas nous séparer. Mon âme est dans la tienne et la tienne dans la mienne. Acceptes-tu de faire la connaissance de Li Ying ?

La fille embrassa son père et, le visage contre sa poitrine, en sanglotant, elle acquiesça :

— Li Ying est très beau, père.

La voix de Mei traversa les tissus, les muscles. Installée dans les entrailles de M. Xuang, elle multiplia sa puissance et résonna dans le poumon gauche de l'homme ; les larmes de la jeune fille mouillèrent sa chemise, humectant sa peau et, en séchant, laissèrent de microscopiques traces salées. Ils sanglotèrent embrassés quelques minutes, suffisamment pour que M. Xuang devine, en interprétant la fréquence accélérée des battements du cœur de sa fille, qu'à partir de cet instant il pouvait délaissier un peu son enfant, bien que pas totalement :

— On ne se désintéresse jamais tout à fait de ses enfants, murmura-t-il.

Mais il comprit que Mei était maintenant une femme.

Elle leva la tête et M. Xuang vit les pupilles de sa fille briller, inquiètes, d'une curiosité inhabituelle.

— J'irai au temple saluer Bouddha, fit-il, confus, en toussant. Voilà venu le temps où tu dormiras dans la fièvre ; tes pieds et tes mains se feront tièdes, tes lèvres rouges, et tu sentiras un délicieux picotement au ciel de ta bouche. Tu souriras et parleras dans ton sommeil, parce que tu rêveras à ton amoureux et dans tes rêves il réussira à t'accrocher de plus en plus à son monde.

— Est-ce que ma mère a connu avec toi tout ce que tu racontes ?

La rougeur embellissait encore davantage son visage.

— Tous les amoureux ressentent la même chose.

Le père introduisit le bout de ses doigts dans un minuscule sachet qu'il portait toujours suspendu à son cou et pressa des petits cailloux. « Ils proviennent de la foudre », avait dit sa défunte épouse, la mère de Mei, ce soir humide et fleuri où elle lui avait offert son plus beau joyau : le baiser initial.



# Retour aux sources

Zoé Valdés vous présente *L'éternité de l'instant*

Jamais auparavant je n'avais pensé écrire un roman sur mes ancêtres et plus spécialement sur mon grand-père chinois ; le hasard fut à l'origine de toute une série d'événements qui me conduisirent une fois de plus au doute que tout écrivain porte en lui, à ce « fouet » dont parlait Truman Capote : « Quand Dieu vous accorde un don, il l'accompagne d'un fouet, destiné uniquement à l'auto-flagellation. » Et au-delà, l'insécurité, les craintes, l'angoisse. *L'éternité de l'instant*, mon roman, a débuté comme une histoire plutôt celte, qui se rattache bien plus à mes racines irlandaises qu'aux chinoises. Un soir d'hiver rigoureux, je suis tombée sur une femme qui m'a parlé du pouvoir curatif des pierres, et, m'annonçant tout de go que quelqu'un me donnerait bientôt trois pierres, elle me dit de ne pas les refuser, mais de les prendre et de les garder comme talisman. Depuis lors, chaque fois qu'une pierre quelconque frappait mon attention, sur le trottoir, au parc ou n'importe où, je la rangeais dans ma poche ; elles ne

furent pas nombreuses, je l'avoue. Mais me trouvant un jour à la Foire du Livre de Miami, alors que je me dirigeais vers le stand où je devais signer mes livres, ma meilleure amie me dit qu'un vieil homme m'attendait depuis plus de trois heures, et me pressa d'y aller bien vite parce qu'il ne se sentait pas bien. Ce vieillard tenait un petit sac serré dans sa main, avec trois pierres dedans, qu'il avait rapportées de Chine depuis fort longtemps, lors d'un voyage qu'il avait fait dans sa prime jeunesse ; et il me dit qu'il avait rêvé de me remettre ces pierres, sans savoir le moins du monde pourquoi, et qu'une fois réveillé il ne voulait pas manquer de le faire. Il me remit donc ce petit sac. À ce moment, je cessai de voir le vieillard qui se tenait devant moi, pour apercevoir à sa place mon grand-père, que j'avais bien peu connu, car je ne l'avais vu qu'à deux ou trois reprises, fugitivement. Ce fut un souvenir fugace. Je remerciai ce vieil homme pour son cadeau ; il me laissa son numéro de téléphone, je lui donnai le mien, et dès lors nous avons toujours été en communication.

Pendant le vol Miami-Paris, je ne cessai de penser un seul moment à ce qui s'était passé, et à l'apparition de mon grand-père dans mon souvenir. Les dernières années de sa vie, ma mère me parlait constamment de lui. Mes grands-parents maternels avaient de bien curieuses origines, comme vous l'aurez deviné ; ma grand-mère était irlandaise et était venue, à l'âge de deux ans, avec sa famille à Cuba, ce pourquoi elle s'était toujours considérée plus cubaine qu'irlandaise. Et mon grand-père maternel avait voyagé de Chine au Mexique et du Mexique à Cuba, alors qu'il était encore adolescent ; il avait dû travailler comme un baudet pour s'en tirer décemment, et avait

connu ma grand-mère. Ils se marièrent et eurent cinq enfants, dont l'un mourut en bas âge. Un jour, ma grand-mère, qui avait la fibre saltimbanque, je veux dire qu'elle aspirait à monter sur les planches, décida de plaquer mon grand-père avec ses cinq enfants, et de se rendre à La Havane pour devenir une vedette de théâtre. Mon grand-père ne put supporter la séparation, et déprima tellement qu'il en perdit l'usage de la parole. Jusqu'à la fin de ses jours, il n'émit plus jamais le moindre son intelligible, ni un mot et encore moins une phrase, en aucune langue, et cela pendant quarante et quelques années. Pour comble, à Cuba, avoir un Chinois dans sa famille n'est pas quelque chose dont on puisse être fier, bien au contraire, surtout à l'époque où mes grands-parents s'étaient connus. Quand j'étais petite, si j'avouais que ma grand-mère était irlandaise, cela pouvait encore passer, mais dès que je disais que mon grand-père était chinois, tout le monde se moquait de moi. Ma grand-mère se mit alors à dissimuler son mariage, et à préférer ses garçons qui, tout en étant chinois, avaient les yeux bleu-vert, alors que ma tante et ma mère, dont elle avait honte, étaient clairement plus chinoises ; sans compter que ma tante ne se débarrassa jamais de sa longue tresse, au grand dam de ma grand-mère qui la poursuivait avec des ciseaux à la main pour lui couper d'un coup sa touffe de cheveux nattés et soyeux.

Je compris toute petite que mon grand-père était le pestiféré de la famille, la brebis galeuse, et cela parce qu'il était chinois. Mon grand-père, Mo Ying, qui avait dû au Mexique changer son nom pour celui de Maximiliano Megía, afin de trouver plus facilement du travail, avait subi malgré cela bien des mauvais traitements ; il faut dire

qu'il avait fait son fameux voyage en qualité d'esclave, engagé, en fait, comme coolie, et il avait laissé derrière lui une famille paysanne, sans doute très pauvre, avec laquelle il n'avait jamais plus eu de contact. Il avait travaillé comme une bête de somme, s'était épris d'une jeune fille qui voulait devenir actrice à Cuba, comme nous l'avons dit, et qui s'était même prise pour une merveille de la nature, puis ils avaient divorcé ; il avait élevé comme il l'avait pu ses cinq enfants, dont l'un était mort, et avait dû finalement les soumettre à la dureté des champs et des travaux domestiques. Mon grand-père s'était remarié et avait eu d'autres enfants, mais il n'avait plus jamais pu communiquer par le langage avec le reste du monde, et s'était tu à jamais.

Ma mère, en exil ici, quand je parvins à la faire venir à Paris, ne cessait de me parler de lui, et gardait précieusement sa photo dans un coffret, avec les photos de mes oncle et tante et de sa mère. Quand je lui demandais pourquoi je n'avais pas vu plus fréquemment mon grand-père, elle me répondait qu'il ne le désirait pas, qu'il s'était caché de sa première famille et qu'il n'avait accordé qu'à elle seule le droit de lui rendre visite, parce que ma mère était sa préférée. Alors que ma tante penchait toujours vers ma grand-mère, ma mère défendait avec passion ce père pour qui elle éprouva toujours un grand amour et une admiration infinie. Dans le quartier on l'appelait « la Chinoise », et moi j'avais honte quand on me demandait si j'étais la fille de la Chinoise. Ou quand on m'appelait « la Chinoise Blonde », à cause de mes cheveux et de la couleur de mes yeux hérités de ma grand-mère.

Je ne peux me rappeler le moment exact où j'ai commencé à écrire le roman de mon grand-père chinois,

à lui inventer un passé, à réinventer l'histoire. Je sais seulement que je me suis mise à écrire sans m'arrêter, et c'est ainsi qu'est née *L'éternité de l'instant*, qui est un roman plein de moments sino-cubains et de souvenirs mêlés à la fiction d'une famille qui n'a existé que dans mon imagination, et dont la trame repose essentiellement sur les instants et les instincts. Et sur le hasard, comme dans la charade sino-cubaine, qui est un jeu divinatoire étroitement rattaché à la philosophie et à la poésie de la vie quotidienne, des champs, des animaux, des symboles dans les rêves.

Pour écrire ce roman j'ai énormément lu sur la Chine, je me suis plongée dans les classiques de sa littérature, imprégnée de sa culture millénaire, et de la sensualité qui en émane ; et qui, quoi qu'on en pense, a beaucoup à voir avec la sensualité cubaine. Je n'ai pas voulu me rendre en Chine avant d'écrire mon roman, je ne suis pas une écrivaine pour agence de voyages, et je déteste ce type de littérature. Mon voyage en Chine est encore à venir, mais j'irai un jour à la recherche de cette part de mes origines, pour ne trouver probablement aucun membre réel de la famille de mon grand-père. Du moins finirai-je le voyage qu'a entrepris mon grand-père, dans ce retour que je pressens tellement et que je raconte à ma fille, dans ce si long exil. De toute façon, le voyage a commencé quand j'ai écrit la première phrase, ou pour mieux dire, quand mon grand-père a cessé de parler pour communiquer par l'écriture... C'est peut-être là la véritable raison qui fait que je suis écrivaine.

Paris, novembre 2006.

(traduit de l'espagnol par Albert Bensoussan)

## Du même auteur chez Gallimard



### Le pied de mon père

[2000], trad. de l'espagnol par

**Carmen Val Julián**

Collection Haute Enfance (Folio 3718).

« Alma Desamparada songea à son père. Pourquoi était-il allé fourrer sa queue dans la chatte de sa mère ? Pourquoi avoir craché sa sauce dedans ? Pourquoi sa mère avait-elle ouvert les jambes ? Pour l'avoir, elle ? Mettre au monde une crève-la-faim ? [...] Plus d'une fois on lui avait présenté tel ou tel type comme étant son père. - Voilà ton père, ton foutu père, lui avait dit sa mère le jour de ses six ans, alors que son parrain débarquait avec un gâteau trop sucré. Alma aurait donné n'importe quoi à présent pour une miette d'un gâteau pareil, même rance. Un sirop fruité imaginaire coula dans ses veines fragiles. Il avait été question si souvent de l'identité véritable de ce maudit père. Le coup des poubelles ou du panier abandonné devant la porte, elle n'y croyait plus. Si le type du gâteau était son père, elle s'en foutait purement et simplement. »



### Ilam perdu

[2001], trad. de l'espagnol par

**Carmen Val Julián**

Collection Le Petit Mercure, Mercure de France.

« Au moins pouvais-je respirer dans ce square, car quelque chose d'étrange survenait en moi quand j'inspirais et que je soufflais, une émotion différente, aiguë et perçante comme l'éclair, et je pouvais observer la vie des autres sans un écran de fumée. Quand un garçon embrassait une jeune fille à quelques pas de moi, je me disais confusément qu'un homme avait dû m'aimer moi aussi, que j'avais peut-être connu ces gestes d'amour. Mais s'il m'avait embrassée avec pareille ardeur, n'aurais-je pas gardé le souvenir du goût de sa bouche, du frémissement des sens ? Des phrases mélancoliques me reviendraient à l'esprit. Quand il m'arrivait, parfois, de songer à l'amour, mon estomac se nouait. »



## Miracle à Miami

[2002], trad. de l'espagnol par

**Albert Bensoussan**

Collection Du monde entier (Folio 3995).

Alors que la belle Iris Arcane s'est réfugiée dans le sanctuaire de glace, une rumeur merveilleuse court sur l'imminence d'un grand miracle à Miami... Elle n'est encore qu'une enfant de La Havane quand Abomino Dégeu, piètre photographe, remarque Iris Arcane à la sortie de l'école et l'arrache brutalement à sa famille. Devenue en quelques années un mannequin célèbre, elle se libère enfin de ce mauvais génie et des artifices de la mode pour filer le parfait amour avec le milliardaire américain Saul Dressler. Mais des ondes maléfiques, sorcellerie, présages, visions, menacent son nouveau bonheur. Vengeance de son ancien Pygmalion, jalousie assassine de Fausse Univers, mystificatrice siliconée qui rêve d'évincer sa rivale, ou bien s'agit-il de ces forces ténébreuses que combat depuis toujours le détective visionnaire Tendron Mesurat ? Et d'où provient cette mystérieuse incandescence qui consume Iris Arcane et menace d'ensevelir Miami sous les cendres ? Du suspense au mélodrame, de la tragicomédie au... base-ball, Zoé Valdés se joue des genres et des conventions pour atteindre à cette apothéose carnavalesque de l'âme cubaine dans la nostalgie de l'exil et l'exubérance radieuse de son imaginaire.



## Luna dans la plantation de café

[2003], trad. de l'espagnol par **Carmen Val Julián**

illustrations de **Ramón Unzueta**

Hors Série Giboulées, Gallimard Jeunesse.

Un vieux sablier transformé en cafetière, c'est une drôle d'arme pour délivrer des paysans prisonniers dans une plantation... ! Mais quoi de plus magique que le bonnet d'Arlequin Grenadine, l'écharpe volante de Dolorès Malocrâne et le grand cœur de deux enfants, pour triompher des méchants Voleurs de Souvenirs ! Cette fable raconte le combat de deux enfants et un moineau pour la liberté.



## Une habanera à Paris

### Poèmes d'anthologie

[2005], trad. de l'espagnol par **Claude Bleton**  
Collection Du monde entier.

La poésie de Zoé Valdés est un corps-à-corps avec un présent dont elle veut bâtir l'histoire en lui donnant un souffle qui balaye l'horizon du quotidien. « L'adolescence m'a trahie », écrit-elle, et d'un coup de talon, elle s'arrache aux abysses et embarque les dieux dans son aventure : Yalodde, cette « sainte garce », devient sa complice dans cette tentative d'accéder à la « conscience du toucher ». L'érotisme devient respiration des jours, abordage débordant, à la manière d'un flibustier de la caresse. Mais son île au trésor restera toujours la tendresse. Comment y accéder ? Par une porte de service qui n'a qu'une seule clé : sa poésie.



## Louves de mer

[2005], trad. de l'espagnol par **Albert Bensoussan**  
Collection Du monde entier (Folio 4436).

À l'aube du XVIII<sup>e</sup>, des joutes amoureuses vont attiser les derniers feux de la grande flibuste, et nourrir la légende de deux femmes irrésistibles... Ann Bonny rêvait d'un monde où elle ne dépendrait de personne. Née des amours ancillaires d'un Irlandais fortuné, elle n'a que treize ans lorsqu'elle poignarde sa préceptrice, et dix-huit à peine quand elle épouse le pirate James Bonny. Travestie en marin pour mieux prendre le large, sa mâle bravoure impressionne ses compagnons de route. Jusqu'à ce qu'elle croise le fer avec le fameux Calicot Jack... Née femme, Mary Read avait choisi la guerre. Écumer les mers lui donnait l'illusion de se libérer de ses origines. Fille d'un marin anglais, contrainte dès l'enfance à prendre l'identité de son frère disparu, c'est sous le nom de Billy Carlton qu'elle entre dans la marine pour défendre les couleurs de son pays. Jusqu'à sa rencontre avec Ann Bonny et Calicot Jack et l'implacable procès qui mettra fin à leurs ébats... Ces louves de mer en qui s'incarnent les aspirations de Zoé Valdés se jouent des équivoques et des conventions. Manière, baroque et picaresque, pour la romancière cubaine d'inscrire sa propre modernité dans la tradition du genre, en resituant ses Caraïbes dans d'autres temps et d'autres remous...